

Rebiyā Qadir, **avocate du**



© SYLVIE LASSERRE

Quatre fois nominée au prix Nobel de la paix, Rebiyā Qadir est une *ex-business women* milliardaire mais surtout une dissidente acharnée qui n'a cessé de dénoncer le sort réservé aux minorités ouïghoures opprimées par le gouvernement de Pékin. Portrait d'une femme de tête, aujourd'hui exilée aux Etats-Unis.

Chris TAYLOR ⁽¹⁾

Les militants ouïghours l'appellent, avec un mélange d'admiration et de compassion, *Rabiyā Ana*, «*Mère Rabiyā*». Son surnom de «*Mère des Ouïghours*» lui va bien. Rebiyā Qadir est maternelle. Mère de onze enfants ⁽²⁾, ses sourires sont affectueux, elle étreint facilement. Les gens qui la connaissent évoquent son courage, son abnégation, sa volonté de fer, et ce malgré les tragédies et les choix dantesques auxquels elle continue d'être confrontée. Ce petit bout de femme au regard pétillant est aussi une femme fière, fière de son succès dans les affaires, fière de son intellectuel de mari, fière du courage de ses enfants dans l'épreuve mais aussi fière de son identité ouïghoure. En Chine, les portraits qu'en font les médias contrastent avec ceux d'il y a quelques années. Là-bas, elle n'est plus le modèle de réussite mis en avant au début des années 1990 pour montrer que l'économie socialiste de marché donne ses chances à tout le monde. Désormais, elle est présentée comme une intrigante malhonête à la solde des Etats-Unis. Cependant, comme le soulignent certains journalistes de retour du Xinjiang, malgré les accusations de «*fraude fiscale*» et de «*divul-gation de secrets d'Etat*», elle semble toujours populaire. *Self-made woman*, Rebiyā Qadir

(1) Journaliste américain, spécialiste des questions politiques en République populaire de Chine.

(2) Dont six enfants naturels. (3) Peuple turk musulman vivant dans la région autonome des Ouïghours du Xinjiang. Cette région, située dans le nord-ouest de la Chine, compte vingt millions d'habitants dont neuf millions d'Ouïghours.

(4) Sur les franges nord du désert du Taklamakan.

(5) Prix norvégien récompensant des personnalités œuvrant pour la défense des droits de l'Homme.

(6) Les réseaux les plus actifs politiquement se situent en Asie centrale, en Turquie, en Allemagne, en Australie, au Canada et aux Etats-Unis.

(7) Une vingtaine de membres du Mouvement islamique du Turkestan oriental (organisation implantée en Afghanistan) est capturée par les forces américaines suite à l'offensive de l'automne 2001.

(8) Bénéficiant du soutien financier du National Endowment for Democracy (fondation en partie financée par le Congrès américain), le CMO est qualifié d'organisation «*terroriste*» par le gouvernement chinois.

appartient à cette génération d'hommes et de femmes d'affaires qui ont littéralement bondi sur les opportunités générées par la politique de Réforme et d'ouverture chinoise. Ces hommes et ces femmes n'ont pas grand-chose à voir avec les oligarques russes qui, proches du pouvoir, se sont appropriés les fleurons de leur économie. La première génération de millionnaires chinois est souvent issue d'horizons modestes.

Du petit commerce à la fortune

Beaucoup sont des petits commerçants qui ont fait de la déclaration de Deng Xiaoping «*Enrichissez-vous*», leur credo. Intrépides, sans bagage intellectuel autre que leur sens des affaires et leur bagout, ils ont construit leurs empires en un peu plus d'une décennie. Alors qu'ils accumulaient leurs premiers millions, les plus conservateurs de leurs contemporains étaient encore prisonniers de visions sulfureuses du monde des affaires. Les plus réfléchis craignaient de leur côté que cette nouvelle classe de petits entrepreneurs soit, comme cela avait été souvent le cas en Chine, à la merci d'un changement de cap idéologique. Cependant l'avenir a donné raison à ces petits entrepreneurs devenus milliardaires et aujourd'hui plus personne ne doute du caractère

irréversible du mouvement de réformes initié il y a trente ans par Deng.

Au-delà, la vie de Rebiyā Qadir est révélatrice des tumultes, des espoirs, des déceptions, des compromis, des épreuves parfois tragiques auxquels ont été confrontés les Ouïghours ⁽³⁾ depuis 1949. Sa vie a en permanence oscillé entre le conte de fées et la tragédie, et son parcours est le fruit d'une volonté farouche de conjurer le sort malgré des forces qui la dépassent. Née en 1947, elle est issue d'un milieu modeste. Elle est originaire de l'extrême nord du Xinjiang à la frontière entre la Mongolie, la Russie et le Kazakhstan. De son enfance là-bas, à Altaï, elle garde le souvenir nostalgique d'un monde multiethnique où Kazakhs, Ouïghours, Han, Tatars et Russes vivaient en bonne entente. Sa famille est prise dans les vagues d'épurations des années 1950 puis dans le maelström de la Révolution culturelle. Elle échoue à Aksu ⁽⁴⁾, où elle mène une vie misérable. Durant la Révolution culturelle, elle se lance alors dans le petit commerce illégal pour faire vivre sa famille. Au début des années 1980, elle est la première à importer au Xinjiang des biens de consommation produits dans les zones économiques de l'est de la Chine. Elle n'est plus en proie aux confiscations et son affaire se développe. Elle se lance dans la



peuple ouïghour



© SYLVIE LASSERRE

restauration et finit par construire ses propres centres commerciaux. A la même époque, elle se remarie avec Sidiq Rozi, professeur de littérature et journaliste. Cet intellectuel militant anticolonialiste qui a passé de nombreuses années en prison la fascine. Elle qui cherchait désespérément un homme ayant la force de dire non, l'appuie dans son combat. Les années 1980 voient la résurgence, notamment sur les campus, d'une scène anticoloniale ouïghoure décimée par les purges successives depuis 1949. Son mari accompagne le mouvement à travers ses publications.

A la même époque, elle se lance dans le commerce avec les pays d'Asie centrale où vivent réfugiés

les anciennes franges prosoviétiques de l'opposition ouïghoure. Pour ces rudes militants parfois adeptes de l'action de l'armée, la place des femmes n'est pas en politique. Elle insiste, elle force le pas des portes. Rebiyâ veut utiliser ses moyens financiers et sa célébrité pour «faire quelque chose contre les injustices dont sont victimes les Ouïghours». Elle est alors au sommet de sa réussite. En 1992, elle devient la septième fortune de Chine.

Malgré la répression, un militantisme sans faille

En même temps qu'elle fait la couverture des magazines chinois et étrangers, Rebiyâ décide de s'impliquer dans la vie

Les militants ouïghours, tibétains, et le reste de la dissidence chinoise considèrent qu'il est capital de mobiliser les opinions publiques et les gouvernements occidentaux afin qu'ils soutiennent les voix qui tentent de se faire entendre en Chine et hors de Chine.

politique locale. Comme beaucoup à l'époque, elle pense que les dirigeants à Pékin sont en réalité mal informés des problèmes qui nourrissent le mécontentement ouïghour. Elle pense que son pouvoir de persuasion pourra amener Pékin à revisiter ses rapports avec les populations locales. Elle adhère au PCC puis devient membre de la Conférence consultative politique à Urumchi puis Pékin. Elle prépare des rapports afin d'informer les autorités centrales des véritables causes du mécontentement ouïghour. Elle critique le manque d'autonomie des institutions régionales, l'incompétence des cadres locaux trop souvent choisis pour leur docilité ainsi qu'une



DOSSIER

Voix de Chine

politique de limitation des naissances trop sévère. Elle dénonce l'insuffisante redistribution à ses yeux des revenus générés par l'extraction des hydrocarbures et autres ressources naturelles locales. Elle défend le développement de structures éducatives respectueuses des cultures des minorités nationales. Cependant Pékin fait la sourde oreille et les cadres locaux du PCC effarouchés lui conseillent de s'occuper de ses affaires afin d'éviter les ennuis. Mais Rebiyā n'en démord pas. Elle qui s'est engagée dans le mécénat et les œuvres caritatives (lutte contre la consommation de drogue, l'alcoolisme...) pousse son mari à dénoncer dans ses articles les problèmes qui touchent les populations locales. Il est sur le point d'être arrêté. En 1996, elle l'envoie en exil aux Etats-Unis où il collaborera au service ouïghour de la Voix de l'Amérique et de Radio Free Asia. Alors que les troubles se multiplient au mois de février 1997, la région est secouée par l'insurrection de Ghulja (Yining, en chinois) à la frontière avec le Kazakhstan. Pour Pékin, la situation est désormais préoccupante. Les voix discordantes ne sont plus tolérées. Pourtant, Rebiyā dénonce devant un auditoire d'officiels atterrés la répression sans merci qui s'est abattue sur la ville. Elle sait que cette prise de parole va lui être fatale mais comme elle le dit « *je ne pouvais plus me taire par respect pour les victimes* ». En décembre 1997, elle met en place la Compagnie des mille mères. Son objectif est de lancer des femmes ouïghoures dans les affaires, via un système de microcrédit. Malgré l'engouement qu'elle suscite, l'association est interdite trois mois plus tard. Cependant Rebiyā continue son combat. Elle est arrêtée en août 1999 et condamnée à huit ans de prison après avoir tenté de communiquer des articles de journaux et une liste de prisonniers politiques à une délégation du Congrès améri-

cain venue enquêter sur la situation des droits de l'Homme. Son mari et une partie de la diaspora se démènent pour mobiliser le Congrès et le gouvernement américain. En 2004, elle reçoit le prix Raft ⁽⁵⁾. Peu à peu, l'attention des médias et des gouvernements occidentaux rend contreproductive son incarcération. Elle est en train de devenir un martyr et elle est expulsée vers les Etats-Unis en mars 2005.

Une diaspora ouïghour unie est-elle possible ?

Entre temps, la scène militante diasporique ouïghour divisée par de vieilles rivalités ⁽⁶⁾ est obligée de s'unifier. Fin 2001, la capture de membres d'une organisation ouïghour ⁽⁷⁾, proche des réseaux jihadistes, est exploitée par Pékin. La Chine rompt son silence sur les troubles agitant la région et lance une vigoureuse campagne de communication justifiant la lutte qu'elle mène contre les militants ouïghours en affirmant que l'opposition ouïghour soutient les modes d'action terroristes et qu'elle est liée à Al-Qaïda. Dans la diaspora, les réseaux militants majoritairement nationalistes et séculiers sont dos au mur. Il faut convaincre les derniers militants soutenant l'action armée d'y renoncer et surtout communiquer sur un programme d'action politique commun. En effet, les divisions des réseaux d'opposition, pourtant majoritairement pro-occidentaux, ont contribué à brouiller leur image à un moment où la Chine braque l'attention des médias et des gouvernements sur ces derniers. Une poignée de militants dont Erkin Alptekin, proche du dalaï-lama, promeut l'unification des organisations de la diaspora autour d'une ligne clairement non violente, pro-démocratique et pro-occidentale. Le Congrès mondial ouïghour ⁽⁸⁾ (CMO) est alors mis en place en 2004 en Allemagne. Cependant les leaders de la dias-

pora sont méconnus au Xinjiang car là-bas l'information est strictement contrôlée.

Rebiyā Qadir est arrivée certes ruinée aux Etats-Unis mais elle est auréolée en Occident et, dans le monde ouïghour, des épreuves qu'elle a vécues. Elle est d'ailleurs depuis nommée chaque année pour le prix Nobel de la paix. En octobre 2006, elle est élue à la tête du CMO. Néanmoins elle paie cher le prix de son engagement. Après son exil, deux de ses fils restés au Xinjiang sont condamnés à sept et neuf ans de prison, l'un pour « *séparatisme* », l'autre pour « *évasion fiscale* ». Comme elle l'explique aux journalistes qui l'interrogent : « *L'état de santé de mon plus jeune fils est devenu extrêmement préoccupant en raison des mauvais traitements qu'il a subis. Mes enfants sont les otages d'un chantage destiné à me dissuader de poursuivre mon combat. Les médias occidentaux ne doivent pas oublier mes enfants.* » Pour le gouvernement chinois, Rebiyā tout comme le dalaï-lama continuent d'être considérés comme des criminels mettant en danger l'intégrité territoriale de la Chine. Croissance forte et contrôle étroit sont les bases de la politique chinoise de stabilisation du pays. Pour le moment, un dialogue avec ces personnalités risquerait de revigorer les franges anticoloniales et de réduire à néant une politique qui, pour Pékin, porte ses fruits. Cependant, les militants ouïghours, tibétains, et le reste de la dissidence chinoise considèrent qu'il est capital de mobiliser les opinions publiques et les gouvernements occidentaux afin qu'ils soutiennent les voix qui tentent de se faire entendre en Chine et hors de Chine. Ainsi, malgré l'adversité et la frilosité de beaucoup de gouvernements, Rebiyā Qadir continue son travail d'avocate de peuple ouïghour et œuvre en faveur de l'émergence d'une société civile au Xinjiang et en Chine. ●

« La vie de Rebiyā Qadir a en permanence oscillé entre le conte de fées et la tragédie, et son parcours est le fruit d'une volonté farouche de conjurer le sort malgré des forces qui la dépassent. »